

MARITAIN ET LA PHILOSOPHIE

De temps en temps, au gré des modes, Jacques Maritain est pris pour cible par quelques adversaires des erreurs contemporaines, qui lui reprochent d'avoir une conception naturaliste des rapports entre la philosophie et la foi.

Certes, il y a de nombreuses raisons de se méfier de Maritain : il est un des « grands ancêtres » du funeste Vatican II ; son naturalisme social et politique a fait des ravages dans les intelligences et dans les mentalités catholiques. Cela a été magistralement montré et démontré par l'Abbé Julio Meinvielle dans ses deux ouvrages : *De Lamennais à Maritain*¹ et *Critique de la conception de Maritain sur la personne humaine*². Qui veut avoir une vue argumentée et patiemment réfutée du Maritain « humaniste intégral » pourra s'y reporter.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans certains assauts : on s'en prend à une autre partie de son œuvre, à un enseignement antérieur et classique, et on le fait à partir de citations fragmentaires et d'incompréhensions. Fort de cela, on fait ensuite grief à différents séminaires d'étudier séparément philosophie et théologie.

On ne peut lire de telles allégations sans rien y opposer, parce qu'au-delà de la personne de Maritain, c'est la spécificité de la philosophie qui est ainsi méconnue et rejetée. Les conséquences en seraient graves : une telle négation désorganise les intelligences, détruit le caractère scientifique de la théologie, et déconcerte la lutte contre le modernisme telle que la conçoit et l'ordonne saint Pie X.

Dans le même temps, on présente parfois comme antidote à la position maritainienne (qui en l'occurrence est celle de saint Thomas d'Aquin et du Pape Léon XIII) les travaux d'un certain Abbé Jean-Baptiste Aubry³, valeureux missionnaire mort de foi et de dévouement en Chine en 1882. On met en avant et on loue une proposition que fait cet abbé – la fusion entre la théologie et la philosophie – sans se rendre compte que cette proposition proprement *insensée* s'oppose au droit de l'Église⁴, et qu'elle est de plus

¹ Édition de la *Cité catholique*, Paris 1956. Réédition *Dominique-Martin-Morin*, 2001.

² Édition française sans nom d'éditeur, s.l.n.d. Sur l'Abbé Julio Meinvielle, vd. le numéro spécial de *Lecture et Tradition* à lui consacré, n° 292 de juin 2001.

³ *Mélanges de philosophie catholique*. Éditions Saint-Rémi. *Le Père Aubry et la réforme des études ecclésiastiques*, par Mgr Justin Fevre. Éditions Saint-Rémi.

⁴ *Code de Droit Canon* n. 1365 : « Les élèves doivent consacrer deux ans à l'étude de la philosophie rationnelle et des disciplines apparentées. »

apparentée à une tendance qu'on retrouve chez des philo-modernistes tels que Maurice Blondel⁵.

Voilà donc ce que je veux examiner, en publiant la réponse (retouchée et augmentée çà ou là) que j'ai eu l'occasion de présenter à l'un de ces pourfendeurs de Maritain. Peu en chaut le destinataire : ce sont les principes qui sont importants. En annexe, on trouvera le texte qui est l'occasion du présent travail, texte que j'attribue au célèbre M. Ixygreczède. Ces questions sont graves ; il faut les traiter avec sérieux, c'est-à-dire avec une information diligente dans un véritable souci de vérité et de justice. La colère de l'homme n'accomplit pas l'œuvre de Dieu, enseigne le Saint-Esprit par l'entremise de saint Jacques (Jac. 1, 20), indiquant que nous devons traiter de toute chose sans passion déréglée ni préjugé aveuglant, qui viennent corrompre l'amour de la vérité.

RÉPONSE AMICALE À MONSIEUR IXYGREZÈDE

1. LE CAS DE JACQUES MARITAIN

Jacques Maritain (1882-1973) est un singulier personnage. Né loin de l'Église catholique, il se convertit et reçoit le sacrement de Baptême en 1906 ; il étudie alors la doctrine de saint Thomas d'Aquin et en devient un héraut apprécié. Puis il sombre dans une sorte de *gauchisme théologique*, qui cohabite en lui avec un certain thomisme et une forme d'anti-modernisme, mais qui le mènera jusqu'aux portes de l'hérésie et même au delà⁶. Personnage singulier donc, et par le fait même controversé, au point que certains se demandent parfois s'il y a eu un « bon Maritain », c'est-à-dire s'il existe une période de sa vie où l'on puisse faire confiance à ses ouvrages et à sa doctrine.

Il est, à mes yeux, incontestable qu'il y a eu un « bon Maritain » ; de nombreux livres de grande qualité, qui ont rendu de réels services à la pensée catholique, en témoignent : *Antimoderne*, *Trois réformateurs*, *Le docteur angélique*, *La philosophie bergsonienne* (seulement la première édition, au dire de Louis Jugnet – mais je ne possède que celle-là), *Réflexions sur l'intelligence*

⁵ Cf. A. Michel, *Leçons élémentaires de métaphysique chrétienne*, Berche et Pagis, Paris 1938, page 10.

⁶ Maritain est mort à la veille de corriger les épreuves de son dernier ouvrage *Approches sans entraves* (Fayard, Paris 1973 ou 1974) dont un chapitre, qu'il ruminait depuis 1939 et qu'il intitule *Fin de Satan*, reprend la vieille erreur de l'apocatastase. Cette hérésie, que le Pape Vigile condamna par anathème en l'an 543, à l'occasion du Synode de Constantinople (*Denzinger* 211), prétend qu'il y aura en définitive une restauration (ἀπο-κατάστασις) de toutes choses et une réintégration des damnés, des démons et de Lucifer au Ciel des élus ou tout au moins aux Limbes des enfants morts sans baptême. Cf. Roger-Thomas Calmel, o. p., *Extravagances maritainiennes*, dans *Itinéraires* n° 181 (mars 1974) pp. 190-193.

et sa vie propre, Sept leçons sur l'être, La philosophie de la nature, de nombreuses et belles pages des *Degrés du savoir*. Nombre de préfaces (par exemple au *Saint Jean de la Croix* du Père Bruno de Jésus-Marie ou encore au *Mystère de l'Église* du Père Clérissac) sont de la même veine.

Bon ne veut pas dire *parfait*. Il y a certainement à redire çà ou là dans l'abondante production des « années catholiques » de Maritain. Mais c'est le lot de toute œuvre humaine. Ainsi, pour ma part, je résiste à une page de *Trois réformateurs* à saveur personaliste. Je résiste encore au chapitre de ses *Éléments de Philosophie* qui « passe à côté » de l'induction, en ne soufflant mot de son mouvement qui s'achève dans la vérification, et où la proposition universelle induite a rôle de *medium* intelligible. De même, je suis souvent fortement déconcerté par la foison de néologismes et les ouvertures à l'orientalisme non-chrétien émaillant *Les degrés du savoir*. Ces défauts n'ôtent cependant pas toute leur valeur et tout leur intérêt à des ouvrages qui manifestent une belle connaissance de saint Thomas d'Aquin et la grande pénétration d'un esprit métaphysicien.

Cela dit, au vu de la gravité et la longévité des erreurs que Maritain professa par la suite, il est tout à fait légitime de s'interroger sur la cause d'un tel revirement, et de se demander si la faille de sa pensée n'était pas déjà présente *ab initio*.

M. Ixygreczède affirme que c'est bien le cas, et que la faille en question consiste dans la conception rationaliste qu'a Maritain des rapports entre la philosophie et la foi. Je montrerai dans la deuxième partie de cette réponse qu'il n'en est rien. Les déviations postérieures et l'influence perverse d'un auteur ne doivent pas empêcher de lui rendre justice. Il nous faut, au contraire, profiter de sa triste expérience (comme on peut le faire à propos d'un Tertullien) pour nous rappeler la nécessité de l'humilité et d'une perpétuelle défiance de nous-même.

La condamnation de l'*Action Française* a eu beaucoup d'influence sur l'évolution de Maritain, mais elle ne fut qu'occasion⁷ de l'accélération d'une évolution dont les germes étaient antérieurs. La cause intime de cette évolution échappe à toute investigation, mais elle ne pas relève de l'ordre de la vie de prière ou de la moralité : la vie de Maritain était vraiment pieuse et exemplaire. Ce qui est certain, c'est qu'il y avait chez Maritain une grande

⁷ Cette condamnation demeure en effet un événement extérieur à la *pensée* de Maritain, qui n'adhérait pas à l'A.F. ; il s'était intéressé à elle sous l'influence du Père Clérissac et, pour se soumettre à la direction d'icelui, s'était abonné au journal en 1911. Vd *Itinéraires* n° 49 p. 227. « Ceux qui croient à la formation maurrassienne [de Jacques Maritain], qui voient en lui un disciple ingrat qui renie son maître, ceux-là se trompent. Tout son développement intellectuel, philosophique, s'est accompli *comme si Maurras n'avait pas existé*. Cela change et m'éclaire bien des choses. » Henri Massis, *ibid.*, p. 228.

fragilité. Comme pour chacun d'entre nous, il y avait la fragilité de la nature humaine (*nous portons un trésor dans des vases fragiles* — II Cor. iv, 7); puis il y avait la fragilité du converti (car si la conversion spirituelle est instantanée, la conversion intellectuelle ne l'est pas : *L'esprit est prompt et la chair est faible* — Matth. xxvi, 41); il y avait encore la fragilité provenant du milieu d'origine (un protestantisme sentimentalo-socialisant) et enfin la fragilité due à l'influence de son parrain, l'étrange Léon Bloy.

Il aurait fallu un long et patient travail de conversion, de stabilisation, d'approfondissement intellectuel pour que cette fragilité s'estompe et que Maritain puisse sans danger exercer sa très vive intelligence. C'est ce travail qu'il avait entrepris, en rédigeant pour ses élèves et pour lui-même un manuel de philosophie. Malheureusement, il en fut détourné par un dominicain, le bizarre Père Dehau, qui lui dit (ou lui fit comprendre) que de tels travaux étaient inutiles et indignes de lui, et qu'il devait se tourner vers des tâches plus hautes et des milieux plus intéressants, « artistes »⁸. Quand on sait quels milieux de pervertis cela désignait (de Cocteau à Matisse), on se dit que Maritain – sans toutefois que ses mœurs personnelles en fussent affectées – courait à la catastrophe. Au moment où Maritain prit ses distances avec l'*Action française* condamnée par le Pape, il se retrouva comme nu⁹, sans défense, sensible à la moindre brise... et il fut rapidement emporté dans la direction où ses nouvelles amitiés l'entraînaient. Pour se garder du naturalisme de l'*Action française* (qui ne l'affectait pas¹⁰), il tomba dans un

⁸ « Il [le Père Dehau] me dit, et répète à Véra [la sœur de Raïssa Maritain], avec une grande autorité, que je dois sans aucun scrupule, après *La Petite Logique*, remettre le manuel, et écrire pour les intellectuels et les artistes, et me tenir au courant de tout le mouvement. Cela lui paraît la besogne essentielle et urgente pour le thomisme. *Fiat!* mais c'est un peu effrayant » (1922). In Jean-Luc Barré, *Jacques et Raïssa Maritain, les Mendians du Ciel*, Paris 1997, p. 228.

⁹ Cette nudité est sensible dans un ouvrage comme *Primauté du spirituel* (1927). Après avoir résolument et clairement rappelé la doctrine catholique telle que l'indique son titre, Maritain laisse entrevoir sa fragilité. Tout son troisième chapitre laisse une impression de malaise diffus : on devine être en présence d'une conception par trop désincarnée de la civilisation chrétienne. Cette incompréhension des conditions et du résultat concrets de l'œuvre de l'Église catholique pour forger la chrétienté deviendra la pierre d'achoppement de Maritain : sa conception désincarnée va se réincarner (elle ne peut faire autrement) et se réincarner dans le libéralisme absolu envenimé par la fascination d'un orientalisme de mauvais aloi. Cet ouvrage de Maritain se meut bien à l'intérieur de l'orthodoxie catholique ; mais on comprend aussi qu'il l'ait considéré comme le livre de sa nouvelle orientation. Cf. Jean-Luc Barré, *Jacques et Raïssa Maritain, les Mendians du Ciel*, Stock, Paris 1997, pp. 356-358.

¹⁰ Non seulement Maritain n'était pas affecté par le naturalisme, mais des auteurs qui l'ont bien analysé (Louis Jugnet, les pères dominicains Santiago Ramirez et Michel-Louis Guérard des Lauriers) décèlent en lui une nette tendance pseudo-surnaturaliste, manifestée dans sa conception de la philosophie morale. On voit donc combien peut être superficielle et trompeuse la qualification de *naturaliste* attribuée sans étude sérieuse à Jacques Maritain.

naturalisme bien pire qui l'orienta vers une sorte de *sociabilisme*. Ce nouveau naturalisme lui fit élaborer son mythe d'une *chrétienté non-sacrale*, autant dire d'une *chrétienté non-chrétienne*, véritable apostasie sociale, mythe qui aura une grande influence : ce mythe est l'avant-coureur de la déclaration sur la liberté religieuse de Vatican II, et de la sécularisation qui en est l'inéluctable conséquence.

Mais, malgré la suite infiniment déplorable de sa vie, le Maritain des bonnes années ne saurait être totalement rejeté pour quelques lignes de son *Introduction à la philosophie*, même si on leur accorde beaucoup d'importance. Ces lignes sont-elles d'ailleurs si condamnables que cela ?

2. LA PHILOSOPHIE

Le texte de M. Ixygreczède, avec les citations qu'il contient, aborde de nombreux points : répondre à tous demanderait de longs développements. Aussi je vais m'en tenir à l'essentiel.

Le *contenu* du texte de M. Ixygreczède consiste en deux reproches distincts faits à Maritain : un reproche d'ordre historique et un reproche d'ordre doctrinal.

L'*articulation* du texte de M. Ixygreczède consiste à affirmer :

- la déviation doctrinale de Maritain est corrélative à son erreur historique ;
- la déviation postérieure de Maritain est contenue en germe dans cette déviation doctrinale, ou tout au moins causée par elle.

Le *point central* du texte de M. Ixygreczède consiste à récuser comme rationaliste la conception de Maritain relative aux rapports de la philosophie et de la révélation.

A] L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Le reproche d'ordre historique est relatif aux deux textes suivants (nous plaçons [entre crochets] les passages omis par M. Ixygreczède) :

« Il n'est pas étonnant que tous les peuples, au stade primitif de leur histoire, aient ignoré la spéculation philosophique. [Il est plus remarquable que certaines civilisations l'aient ignorée également : nous pensons ici aux peuples sémitiques et aux Égyptiens, qui sont à ce point de vue dans le même cas que les Sémites. En dépit de la haute culture scientifique dont leurs élites intellectuelles étaient capables, les Égyptiens et les Chaldéens n'ont eu, semble-t-il, en fait de notions philosophiques, que certaines connaissances très générales impliquées par leur religion, et concernant la Divinité, l'âme humaine et sa condition après la mort, les préceptes moraux. Ces connaissances, qu'on trouve d'ailleurs chez eux (comme chez tous les peuples), d'autant plus pures qu'on remonte dans l'histoire à des temps plus anciens, ils ne les ont jamais soumises au traitement et aux spéculations de la

raison ; ils les recevaient seulement, comme leurs dogmes scientifiques eux-mêmes, d'une tradition sacrée. La religion ici tient donc lieu de philosophie : par elle ces peuples possèdent des vérités philosophiques ; ils n'ont pas de philosophie.]

« Les Juifs sont à ce point de vue dans le même cas que les autres peuples sémitiques. Dédaigneux de la sagesse humaine et des œuvres de la pure raison, du reste mal doués pour elles, ils n'ont pas eu de philosophes, du moins jusqu'à Philon, qui vécut au temps du Christ ; mais ils ont eu les prophètes, et la Loi de Dieu ¹¹. »

« La Grèce est le seul point du monde antique où la sagesse de l'homme ait trouvé sa voie, et où, par l'effet d'un heureux équilibre des forces de l'âme, et d'un long travail pour acquérir la mesure et la discipline de l'esprit, la raison humaine soit parvenue à l'âge de sa force et de sa maturité. [Aussi bien le petit peuple grec apparaît-il à cause de cela, parmi les grands Empires de l'Orient, comme un homme au milieu de géants enfants ; et peut-on dire de lui qu'il est à la raison, et au verbe de l'homme, ce que le peuple juif est à la Révélation, et à la Parole de Dieu.]

« C'est en Grèce seulement que la philosophie acquit une existence autonome, en se distinguant explicitement de la religion. [Ainsi, du moins à l'époque la plus pure et la plus glorieuse de l'esprit hellénique, elle reconnaissait ses bornes et s'assignait un champ strictement limité, – investigation scientifique des vérités purement rationnelles, – tandis que la religion grecque, déjà très dégradée au temps d'Homère, devenait de plus en plus incapable de satisfaire aux besoins de l'intelligence et se corrompait chaque jour davantage.

« Lorsque les Grecs, abusant avec orgueil de la philosophie et de la raison, voudront enfermer les choses divines dans les bornes de leur sagesse, et s'évanouiront dans leurs pensées, ils mériteront la condamnation portée par saint Paul contre la sagesse de ce monde, *quæ est stultitia apud Deum*. Mais la philosophie elle-même, née de leur esprit, est pure de leurs souillures, n'ayant pour objet que la vérité] ¹² ».

Il a suffi de rétablir les deux citations précédentes dans leur continuité pour que s'évanouissent totalement les objections élevées contre ce qu'enseigne Maritain. Le découpage de texte effectué par M. Ixygreczède masque ce qui est réellement exprimé, et ce que devraient admettre sans peine les auteurs allégués à l'encontre de Maritain (le Cardinal Pie très certainement, le texte qui conclura cette étude le montrera avec éclat ; quant à Mgr Gaume

¹¹ Jacques Maritain, *Éléments de Philosophie*, Paris, Téqui, 1930, tome I, pp. 9-10.

¹² J. Maritain, *op. cit.*, p. 21.

et l'Abbé Aubry, j'ai davantage de doutes tant ils semblent refuser la possibilité ou la légitimité d'une philosophie naturelle).

En effet, on peut entendre le mot *philosophie* (et donc le mot *philosophe*) de plusieurs façons :

- au sens large, comme un enseignement et une réflexion sur Dieu, sur l'origine et la fin de l'homme, sur les conditions de la vie et sur la valeur morale des actions humaines ;
- au sens restreint et précis, comme une élaboration systématique et ordonnée des notions premières de l'être, de la causalité, de la finalité ou de la moralité, comme un édifice scientifique montant jusqu'à la connaissance naturelle de Dieu ;
- au sens du dix-huitième siècle, comme la prétention d'être le premier et le dernier mot de la connaissance et de la destinée humaines.

Il est clair que Maritain, dans les passages cités ci-dessus, emploie le mot philosophie au sens restreint, au sens de la *science philosophique*. Il importe beaucoup de noter dès maintenant que, *par nature*, cette science philosophique se meut tout entière dans la lumière de la raison qui est son *objet formel quo* : tout ce que la philosophie considère et étudie, est connu et démontré par l'exercice de la seule raison humaine. Si l'on introduit une autre lumière (celle de la révélation divine) ou d'autres objets (des vérités révélées considérées comme certaines, sans évidence ni démonstration rationnelles), on fait *autre chose* que de la philosophie ; on n'est plus dans le domaine de la science philosophique mais dans celui de la théologie (au sens large). Nous y reviendrons longuement.

Il est non moins clair que ce texte de Maritain n'exclut pas, bien plus qu'il admet positivement, que des vérités philosophiques (et donc la philosophie au sens large) soient connues et professées par les peuples anciens, et notamment par le peuple hébreu :

« La religion ici tient donc lieu de philosophie : par elle ces peuples possèdent des vérités philosophiques ; ils n'ont pas de philosophie.

« Les Juifs sont à ce point de vue dans le même cas... ».

La première phrase de ce passage fort significatif est omise par M. Ixygrezède. Elle est pourtant la clef de la pensée de Maritain, qui ne diffère pas de la pensée des autres auteurs catholiques. Par la Révélation divine, le peuple juif a connu avec une certitude, une profondeur et une exactitude incomparables – d'origine surnaturelle – les vérités naturelles fondamentales. De cette connaissance, les peuples voisins, et même éloignés comme la Grèce, ont certainement profité¹³ : ne voit-on pas la Reine de Saba venir

¹³ Le mode non-philosophique d'acquisition de la connaissance de la vérité philosophique (Révélation divine ou tradition humaine), souvent irremplaçable en raison de l'état de déchéance de l'humanité, demeure accidentel, extrinsèque à la science philosophie en tant

s'instruire auprès de Salomon ? On peut donc affirmer que Moïse, Salomon ou les Prophètes ont été des philosophes infiniment plus savants qu'Aristote ou Socrate. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'aller chercher des exemples si haut placés : qui ne se souvient du fameux sermon de saint Thomas d'Aquin, sermon dit de la *vetula*, dans lequel il rappelle qu'une vieille femme qui a la foi en sait plus long que tous les philosophes ensemble ?¹⁴

Mais ni Salomon ni Moïse n'ont voulu bâtir une philosophie ; mais ce n'est pas sa *vetula* que saint Thomas d'Aquin appelle « le Philosophe », c'est Aristote ; mais c'est l'œuvre du peuple grec, en ses représentants les plus prestigieux, d'avoir élaboré la philosophie : il faut simplement se rendre compte qu'on emploie alors le mot *philosophie* au sens précis et restreint, au deuxième sens sus-mentionné, au sens de *science philosophique*. Ce n'est pas plus compliqué que cela, et les textes cités par M. Ixygreczède prennent un sens beaucoup plus clair et plus rigoureux, le sens voulu par leurs auteurs, si l'on s'attache à discerner en quel sens sont employés les mots *philosophe* et *philosophie*. Ce discernement permet donc de se réjouir de ne voir aucune opposition entre Maritain et les autres auteurs catholiques ; c'est leur accord profond qui apparaît. Après cela, chacun peut préférer la manière d'exposer qui lui plaît, ou qui lui semble la plus claire, ou encore qu'il juge la plus adéquate à la réalité et au sens catholique.

On ne peut vouloir bâtir toute une argumentation contre un auteur sans faire l'effort de discerner avec précision la signification des termes utilisés. Un ton vengeur, comme celui que prend M. Ixygreczède, pourrait donner le change ; il ne dispense pourtant ni de la probité ni de l'étude sérieuse. A-t-on le droit de juger sévèrement quelqu'un – comme ayant écrit « à la limite du blasphème » – sans prendre le plus grand soin de comprendre ce qu'il dit ?

B] LES RAPPORTS DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA FOI

Le reproche d'ordre doctrinal concerne cet extrait de Maritain :

« C'est pourquoi la philosophie n'est pas dirigée positivement par la théologie, et n'a pas besoin non plus de la théologie pour la défense de ses principes. Elle se développe dans son domaine d'une manière autonome,

que telle. Ces vérités ne deviennent objet de philosophie (de la science du philosophe) que quand elles sont connues par l'objet formel (*quo*) de la philosophie : la lumière de la raison, l'évidence rationnelle (directe ou démonstrative). C'est ce que signifie fortement Maritain, et nul ne peut lui en faire grief.

¹⁴ « Contre les adorateurs d'Aristote, d'Averroës et de la philosophie, saint Thomas venait déclarer avec gestes à l'appui et frappant du poing non plus la table mais le bord de la chaire : *une vieille femme d'aujourd'hui en sait plus long que tous les philosophes ensemble*. L. H. Petitot o. p., *Saint Thomas d'Aquin*. La Revue des jeunes, Paris, 1923, p. 145.

bien qu'elle soit soumise au contrôle extérieur et à la régulation négative de la théologie¹⁵. »

J'affirme que ce passage de Maritain est d'une parfaite orthodoxie catholique, et conforme à l'enseignement de saint Thomas d'Aquin.

Bien entendu, il ne faudrait pas entendre *négatif* dans le sens de *funeste*, de *néfaste* ou de *malfaisant*; ce qualificatif signifie que la régulation de la théologie ne fournit ni les principes ni l'objet ni la lumière de la philosophie, mais qu'elle l'empêche de tomber dans l'erreur en lui interdisant tout principe ou toute conclusion qui ne serait pas compatible avec ce qu'elle affirme dans une lumière et une certitude infiniment supérieures.

Pour rendre avec exactitude la pensée de Maritain, pour faire luire la vérité de ce qu'il avance, pour faire s'évanouir les objections qu'on lui oppose, il suffit là aussi d'élargir la citation : le passage cité par M. Ixygreczède est vraiment trop bref pour pouvoir prétendre exprimer la pensée de Maritain, surtout en matière aussi importante. Je vais donc le transcrire avec quelque abondance, puis citer des textes parallèles de Maritain, afin de vraiment connaître sa pensée. Le Père Garrigou-Lagrange viendra ensuite, et fort à point, me prêter main-forte et donner un poids autrement grand à ce que j'avance.

« La Philosophie est la plus haute des sciences humaines, c'est-à-dire des sciences qui connaissent les choses par la lumière naturelle de la raison. Mais il y a une science en dessus d'elle. S'il existe en effet une science qui soit chez l'homme une participation de la science propre à Dieu lui-même, cette science sera évidemment plus haute que la plus haute science humaine. Or c'est le cas de la théologie.

« Le mot *Théologie* signifie science de Dieu : la science de Dieu que nous pouvons naturellement acquérir par les seules forces de la raison, et qui nous fait connaître Dieu *par le moyen des créatures*, comme auteur de l'ordre naturel, est une science philosophique – la partie la plus élevée de la métaphysique – qu'on appelle théodicée ou théologie naturelle. La science de Dieu que nous ne pouvons pas naturellement acquérir par les seules forces de la raison, mais qui suppose que Dieu s'est lui-même « raconté » aux hommes par la révélation, en sorte que notre raison éclairée par la foi tire ensuite de cette révélation les conclusions qu'elle implique, est la « *théologie surnaturelle* » ou simplement *la Théologie*. C'est de cette science que nous parlons maintenant.

« Elle a pour objet quelque chose d'absolument inaccessible au regard naturel de n'importe quelle créature, c'est-à-dire Dieu connu *en lui-même*, dans sa propre vie divine ou, comme on dit, « sous la raison de Dêité », et

¹⁵ Maritain, *op. cit.* p. 83.

non plus Dieu comme cause des créatures et auteur de l'ordre naturel; et tout ce qu'elle connaît, elle le connaît en fonction de Dieu ainsi considéré, tandis que tout ce que connaît la métaphysique, y compris Dieu lui-même, elle le connaît en fonction de l'être en général.

« Elle a pour *principes* les vérités formellement révélées par Dieu (dogmes ou articles de foi) et pour principal *critérium* de vérité l'autorité de Dieu révélant.

« Elle a pour *lumière*, non plus la simple lumière naturelle de la raison, mais la lumière de la raison éclairée par la foi, la *révélation virtuelle* disent les théologiens, c'est-à-dire la révélation en tant qu'elle contient virtuellement les conclusions que la raison peut en tirer.

« Par la hauteur de son objet, comme par la certitude de ses principes et par l'excellence de sa lumière, la théologie est donc au-dessus de toutes les sciences purement humaines. Et bien qu'elle ne jouisse pas de l'évidence de ses principes, qui sont *crus* par le théologien, tandis que les principes de la philosophie sont *vus* par le philosophe, elle est une science plus élevée que la philosophie: l'argument tiré de l'autorité est en effet, comme dit saint Thomas, le plus faible de tous, s'il s'agit de l'autorité des hommes; mais l'argument tiré de l'autorité de Dieu révélant est plus fort et plus efficace que tous les autres.

« La théologie enfin, parce qu'elle considère en lui-même celui qui est au-dessus de toutes les causes, mérite à un titre beaucoup plus élevé que la métaphysique le nom de Sagesse. Elle est la sagesse par excellence.

« Quelles sont maintenant les relations de la philosophie avec la théologie ?

« À titre de science supérieure, la théologie juge la philosophie de la même manière que la philosophie juge les sciences. Par là elle exerce à son égard un rôle de *direction*, mais *négative*, qui consiste à déclarer fausse toute proposition philosophique incompatible avec une vérité théologique. La théologie contrôle ainsi et tient sous sa dépendance les *conclusions* émises par les philosophes.

« Mais les *principes* de la philosophie sont indépendants de la théologie, les principes de la philosophie étant les vérités premières dont l'évidence s'impose par elle-même à l'intelligence, tandis que les principes de la théologie sont les vérités révélées par Dieu. Les principes de la philosophie se suffisent à eux-mêmes et ne dérivent pas des principes de la théologie. De même la *lumière* par laquelle la philosophie connaît son objet est indépendante de la théologie, cette lumière étant la lumière de la raison, qui vaut par elle-même. C'est pourquoi la philosophie n'est pas *dirigée positivement* par la théologie, et n'a pas besoin non plus de la théologie pour la *défense* de ses principes, (tandis qu'elle-même défend les principes des autres sciences.)

Elle se développe dans son domaine d'une manière autonome, bien qu'elle soit soumise au contrôle extérieur et à la régulation négative de la théologie.

« On voit donc que la philosophie et la théologie sont parfaitement distinctes, et qu'il serait ridicule au philosophe d'invoquer pour prouver une thèse de philosophie l'autorité de la révélation, comme il serait ridicule à un géomètre de vouloir démontrer un théorème à l'aide d'un moyen physique, en pesant par exemple les figures qu'il compare. Mais si la philosophie et la théologie sont parfaitement distinctes, elles ne sont pas séparées; et la philosophie, tout en étant bien, parmi toutes les sciences humaines, la science libre par excellence, en ce sens qu'elle se développe suivant des principes et des lois qui ne dépendent d'aucune science supérieure, est limitée dans sa liberté – *dans sa liberté de se tromper* – en ce sens qu'elle est soumise à la théologie, qui la contrôle du dehors.

« Au XVII^e siècle, la réforme philosophique de Descartes eut pour résultat de *séparer* la Philosophie de la Théologie, en refusant à la théologie son droit de contrôle et sa fonction de norme négative à l'égard de la philosophie: ce qui revenait à dire que la Théologie n'est pas une science, mais une simple discipline pratique, et que la Philosophie ou sagesse de l'homme est la Science *absolument* suprême, et qui n'en souffre aucune au-dessus de soi. — Ainsi le cartésianisme, en dépit des convictions religieuses de Descartes, introduisait le principe de la philosophie *rationaliste*, qui prétend interdire à Dieu de nous faire connaître par la révélation des *vérités* qui dépassent la portée naturelle de notre raison; si en effet Dieu nous révèle de telles vérités, alors nécessairement la raison humaine éclairée par la foi travaillera sur elles comme sur des *principes* de connaissance et constituera ainsi une science, qui sera la théologie. Et si la théologie est une science, alors il faudra bien qu'elle ait fonction de norme négative à l'égard de la philosophie, la même chose ne pouvant pas être vraie en philosophie et fausse en théologie.

« D'autre part la philosophie rend à la théologie les plus grands services, en tant qu'elle est employée par la théologie. La théologie *use* en effet, pour ses propres démonstrations, de vérités établies par la philosophie. En ce cas la philosophie devient l'instrument de la théologie, et c'est à ce titre, et lorsqu'elle sert au raisonnement théologique, qu'elle est appelée *ancilla theologiæ*. En elle-même en effet, et lorsqu'elle travaille à établir ses propres conclusions, elle n'est pas servante, mais libre, et soumise seulement au contrôle extérieur et à la régulation négative de la théologie.

« La philosophie, on l'a vu plus haut, est dans la nécessité naturelle d'user, comme d'instrument, de l'évidence sensible, et même, en un certain sens, des conclusions des sciences particulières. La théologie *considérée en elle-même*, comme science subalterne de la science de Dieu et des bienheureux, n'est pas ainsi tenue d'user de la philosophie, elle est absolument indépendante. En fait pourtant, *en raison du sujet où elle se trouve*, c'est-à-dire

à cause de l'infirmité de l'esprit humain, qui ne peut raisonner sur les choses de Dieu que par analogie avec les créatures, elle ne peut se développer qu'en se servant de la philosophie. Et ici il n'en est pas de la philosophie à l'égard du théologien comme des sciences à l'égard du philosophe. On a vu plus haut que le philosophe doit user des propositions ou conclusions qu'il emprunte aux sciences non pour fonder ses propres conclusions, (là du moins où il s'agit de conclusions métaphysiquement certaines), mais seulement pour illustrer ses principes, et que par suite un système philosophique n'a pas besoin pour être vrai que soit nécessairement vrai le matériel scientifique qu'il emploie. Le théologien au contraire se sert à chaque instant de propositions philosophiques pour *établir* ses propres conclusions. Il ne serait donc pas possible qu'un système théologique fût vrai si la métaphysique dont il use était fausse. De là pour le théologien la nécessité absolue de posséder une philosophie vraie, conforme au sens commun de l'humanité.

« La philosophie *prise en elle-même* précède normalement la théologie. Certaines grandes vérités d'ordre naturel sont en effet comme le *préambule* de la Foi. Ces vérités qui sont connues *naturellement* de tous les hommes par le sens commun, sont connues et établies *scientifiquement* par la Philosophie. La Théologie, qui est la Science de la Foi, suppose donc avant elle la connaissance philosophique de ces mêmes vérités.

« La philosophie *prise comme instrument de la théologie* sert à la théologie de trois manières principales. La théologie use d'elle, d'abord pour établir les vérités qui portent sur les fondements de la Foi, dans cette partie de la théologie qui s'appelle l'apologétique et qui démontre par exemple que les miracles prouvent bien la mission divine de l'Église; ensuite pour donner quelque intelligence des mystères de la Foi à l'aide d'analogies empruntées aux créatures, — c'est ainsi que la théologie usera de la doctrine philosophique du *verbe mental* pour illustrer le dogme de la Trinité; enfin pour réfuter les adversaires de la foi, c'est ainsi que la théologie expliquera par exemple par la théorie philosophique de la *quantité* comment le mystère de l'Eucharistie ne répugne en rien à la raison.

« Noter que si la philosophie sert à la théologie, elle reçoit elle-même de la théologie d'appréciables secours.

« En premier lieu, en tant que prise en elle-même, elle est soumise au contrôle extérieur et à la régulation négative de la théologie, elle est *protégée* par la théologie contre un grand nombre d'erreurs: si sa liberté de se tromper est ainsi plus restreinte, sa liberté d'aller au vrai est d'autant plus fortifiée.

« En second lieu, en tant que prise comme instrument de la théologie elle sert celle-ci, elle est amenée à préciser et affiner certains concepts et certaines théories importantes que, livrée à ses seules forces, elle aurait risqué de négliger. Ainsi par exemple la philosophie thomiste doit à la théologie

d'avoir été amenée à mettre en lumière la théorie de la Nature et de la Personne, ou à pousser à sa perfection la théorie des *habitus*, etc.

« Conclusion – *La Théologie ou science de Dieu selon qu'il s'est fait connaître à nous par la révélation est au-dessus de la Philosophie. La Philosophie lui est soumise non dans ses principes ni dans son développement mais dans ses conclusions, sur lesquelles la Théologie exerce un contrôle, étant ainsi règle négative pour la Philosophie.* »

Voici un autre texte de Maritain, qui traite du même sujet.

« Nous devons appeler *philosophie chrétienne* une philosophie proprement dite, une sagesse qui se définit comme l'œuvre parfaite de la raison, *perfectum opus rationis* (saint Thomas, *Sum. theol.*, II^a-II^æ, q. 45, a. 2.), et qui se trouve, du côté de l'objet, en accord avec les vérités révélées, — du côté du sujet, en connexion vitale avec les énergies surnaturelles dont l'*habitus* philosophique est distinct mais non pas séparé dans l'âme chrétienne. Pour qu'elle se trouve d'accord avec les vérités révélées, il suffit que cette philosophie soit vraie dans son ordre ; elle se fera alors, tout en manifestant « intégralement la rigueur de ses exigences rationnelles », tout en suivant une méthode non pas théologique, mais purement et strictement philosophique, « une conception de la nature et de la raison ouverte au surnaturel » et confirmée par les données naturelles de soi, non répugnante aux données surnaturelles de soi contenues dans le dépôt révélé. Mais parce que de fait le sujet humain ne peut pas parvenir à l'intégrité des suprêmes vérités naturellement connaissables s'il n'est aidé d'en haut, cette philosophie demande à se développer, dans le sujet, en connexion vitale avec la foi, qui sans entrer dans sa texture ni lui servir de critère positif, joue à son égard le rôle de principe régulateur extrinsèque, *veluti stella rectorix* ; avec la théologie, qui usant d'elle comme instrument, la corrobore ; et avec la sagesse du Saint-Esprit, qui surnaturellement la conforte aussi dans l'âme du chrétien ¹⁶. »

Maritain écrit par ailleurs :

« *La philosophie de saint Thomas est indépendante en elle-même des données de la foi, et ne relève dans ses principes et dans sa structure que de l'expérience et de la raison.*

« *Cette philosophie cependant, tout en restant parfaitement distincte d'elles, est en communication vitale avec la sagesse supérieure de la théologie et avec celle de la contemplation. Et c'est par son contact avec ces sagesse supérieure, comme avec la vie intellectuelle de l'Église, qu'elle reçoit la force de maintenir parmi les hommes la pureté et l'universalité qui lui sont propres.*

¹⁶ J. Maritain, *Les degrés du savoir*, de la sagesse augustinienne, *Œuvres complètes*, Fribourg, Paris, Éditions Universitaires, Éditions Saint-Paul, 1983, vol. IV, pp. 815-816.

« Les vérités que nous venons de rappeler sont, avouons-le, des plus élémentaires. Nous avons beau recourir aux caractères italiques, à défaut de caractères d’affiche, ou d’enseignes lumineuses, nous ne pensons pas qu’elles retiennent néanmoins l’attention de certains esprits décidés à ne pas comprendre¹⁷. »

« Sur ce point, certaines vérités élémentaires s’imposent logiquement à tout homme qui admet une révélation de Dieu proposée par l’Église du Christ, vérités élémentaires à propos desquelles l’Église elle-même, d’ailleurs, a pris soin de porter des définitions dogmatiques. Nous les rappelons ici pour plus de clarté.

« 1°/ La vérité ne peut pas lutter contre la vérité, ce serait mettre en pièces le tout premier principe de la raison ; et la théorie de la double vérité, inventée au moyen âge par les averroïstes et reprise de nos jours par quelques modernistes, – théorie d’après laquelle la même chose peut être vraie selon la foi et fautive selon la raison, ou inversement, – est une pure absurdité. *Bien que la foi soit au-dessus de la raison, dit le Concile du Vatican, il ne peut cependant y avoir entre la foi et la raison aucun dissentiment véritable : car c’est le même Dieu qui, d’une part, révèle les mystères et infuse la foi dans les âmes, et qui d’autre part, a fait don à l’esprit humain de la lumière de la raison, et Dieu ne saurait se nier lui-même, ni le vrai contredire jamais le vrai. D’où vient parfois la vaine apparence d’une telle contradiction, c’est avant tout de ce que les dogmes de la foi ne sont pas entendus et exposés selon le sens de l’Église, ou de ce que des opinions erronées sont prises pour des affirmations de la raison.* Il suit de là :

« 2°/ d’une part, que la philosophie, comme toute science, est indépendante de la révélation et de la foi dans son œuvre propre et dans ses principes, et se développe d’une manière autonome à partir de ceux-ci, en ayant pour lumière propre la lumière naturelle de la raison, et pour seul critérium l’évidence ;

« 3°/ d’autre part, que la philosophie est cependant soumise au magistère de la foi, toute énonciation d’un philosophe destructive d’une vérité révélée étant évidemment une erreur, et la *raison éclairée par la foi* ayant seule autorité pour juger si telle énonciation d’un philosophe (c’est-à-dire d’un homme qui use plus ou moins bien de la seule *raison naturelle*) est oui ou non contraire à la foi.

« Ainsi la révélation joue le rôle de *norme* ou de *règle négative* à l’égard de la philosophie, c’est-à-dire que, sans empiéter sur ses principes ni intervenir dans ses procédés et dans son œuvre propre, elle a droit de *contrôle* sur ses *conclusions*.

¹⁷ J. Maritain, *Le Docteur angélique*, DDB, Paris, 1930, préface, pp. xv-xvi. Comme dans toutes les citations de cet article, les italiques de l’auteur sont respectées.

« 4°/ Il est évident, dès l'instant qu'on admet le fait de la révélation, que la philosophie ne saurait souffrir aucun dommage de cette subordination indirecte à la foi. Comme l'art et comme toute discipline humaine, elle est libre et maîtresse dans son domaine, toutefois ce domaine est limité et subordonné; elle ne jouit donc pas d'une liberté *absolue*, mais qui donc est *absolument libre*, sinon Dieu même? D'être limitée dans sa liberté *de se tromper*, d'avoir contre l'erreur un contrôle extérieur et comme un garde-fou, c'est en réalité pour elle un grand bienfait. Car s'il est vrai que, selon le mot de Cicéron, il n'est pas de sottise au monde qu'un philosophe ne se soit trouvé pour soutenir, ce qui revient à dire avec l'Écriture que les insensés sont en multitude infinie (même parmi les philosophes), alors il faut bien avouer que la philosophie, pour mener à bien l'œuvre de la raison, doit avoir besoin, – je ne dis pas en elle-même, je dis dans l'homme, – du secours que lui apporte le contrôle de la révélation, en la protégeant contre un certain nombre de fâcheux accidents.

« Pour mieux apprécier l'importance et même en un sens la nécessité de ce bienfait, rappelons-nous que, selon l'enseignement commun des théologiens, confirmé par le Concile du Vatican, la faiblesse naturelle de l'homme est si grande que, sans un secours spécial de Dieu, la raison humaine est incapable de parvenir à posséder toutes à la fois (*collective*) et sans mélange d'erreur, les grandes vérités d'ordre naturel, dont chacune, prise à part, est cependant à sa portée. Nous comprendrons alors qu'outre la fonction essentielle de norme négative ou de contrôle externe dont je viens de parler, la foi a encore, à l'égard de la raison philosophique, un office positif, celui d'indiquer le but et d'orienter l'esprit, *veluti stella rectoris*, comme une étoile directrice.

« 5°/ Enfin on peut considérer la philosophie non plus en elle-même et dans son domaine propre, mais en tant qu'elle entre dans la texture d'une science plus élevée: la théologie, science des vérités révélées, qui est en nous, dit saint Thomas, comme une participation de la science propre de Dieu et des bienheureux. La théologie ne peut pas se développer dans l'esprit humain sans se servir des vérités philosophiques, établies par la raison, qu'elle met en contact avec les données de la foi, pour faire jaillir de ces données les conséquences qu'elles contiennent virtuellement. Elle surélève ainsi la philosophie et *use* alors d'elle comme d'un instrument. On voit tout de suite que ces liens vivants confirment à un nouveau titre la subordination de la philosophie au magistère de la révélation et de la foi: la théologie, indépendante en elle-même de tout système philosophique, devant juger les énonciations des philosophes à sa lumière, et assumer, parmi les divers systèmes philosophiques, celui qui sera entre ses mains le meilleur *instrument de vérité*.

« Telles sont les notions élémentaires qui s'imposent logiquement à l'esprit, dès qu'on a posé le fait de la Révélation catholique.

« Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit que ceux qui ont reçu la grâce de la foi ne sauraient philosopher en se désintéressant de cette foi, *stella reatrix*, et de la théologie, en pratiquant le système de la cloison étanche ; la philosophie reste en eux rigoureusement *distincte* de la foi, et n'admet que du rationnel en sa structure propre, — elle ne peut pas être *séparée* de la foi ; et il est clair que le mouvement naturel de tout fidèle est de rejeter comme fausses les opinions philosophiques qu'il voit contraires à la vérité révélée. Chacun est tenu de défendre son bien et le bien de Dieu contre l'erreur.

« Mais l'Église abandonnera-t-elle ici chacun à ses seules forces individuelles ? Elle manquerait au mandat qu'elle a reçu de garder le dépôt de la foi, à son devoir de protection envers les âmes. Elle interviendra donc, et en face d'une erreur philosophique qu'elle jugera assez grave (soit que cette erreur détruise directement une vérité révélée, soit qu'elle détruise une vérité *connexe* au dépôt révélé), elle portera une condamnation ; elle recommandera positivement aussi la doctrine philosophique qu'elle juge capable entre toutes de donner sûreté et fermeté à l'esprit par rapport à la foi ; elle exercera son magistère sacré sur le domaine philosophique. [...]

« Des principes précédemment posés, une dernière conclusion se dégage. Lorsque l'Église exerce son autorité sur le domaine philosophique, elle le fait essentiellement *par rapport à la foi, par rapport à la vérité révélée*, dont elle a mission de garder le dépôt. Mais la foi supposant la raison, comme la grâce suppose la nature, il se trouve que, pour accomplir parfaitement son office de gardienne de la foi, l'Église est aussi, et secondairement, constituée par Dieu gardienne de la santé de la raison, gardienne de l'ordre naturel (comme aussi du droit naturel). Disons donc qu'elle a une double mission : sauvegarder le dépôt révélé, et, secondairement, sauvegarder la rectitude naturelle de la raison elle-même. Et c'est au nom de cette double mission qu'exerçant son autorité sur le domaine philosophique, elle travaille en fait pour le plus grand bien de la raison. Elle n'est pas pour le monde, disait saint Augustin ; et cependant elle agit comme si elle était là pour le bien du monde¹⁸. »

« La théologie use de la philosophie, l'illumine en la jugeant à sa lumière. C'est ainsi que saint Thomas a transplanté les concepts aristotéliens sous un climat nouveau – surnaturel – où la foi les force à porter dans notre esprit quelque intelligence des mystères de Dieu. Il y a – assurée sur les seules évidences de la raison – une philosophie thomiste, saint Thomas a fait de grands travaux philosophiques, il avait un génie métaphysique extraordinaire. Mais il n'est pas seulement, ni avant tout, philosophe, par essence il est théologien. C'est comme théologien, du haut de savoir architectonique par excellence, qu'il assure définitivement l'ordre de l'économie chrétienne.

¹⁸ *Ibid.*, pp. 132-138.

« Contre la vieille scolastique qui ne sait pas reconnaître en lui le vrai héritier d'Augustin, il défend les droits de la vérité d'ordre naturel, et la valeur de la raison ; contre les averroïstes, qui ne savent pas reconnaître en lui le vrai interprète d'Aristote, il défend les droits de la vérité révélée, et la valeur de la foi. Affirmant tout ensemble la *naturalité* essentielle de la métaphysique et la *surnaturalité* essentielle des vertus infuses, et la subordination essentielle du naturel au surnaturel, proclamant tout ensemble que la grâce achève et ne détruit pas la nature, et que la vie proprement divine qu'elle met en nous peut seule guérir la nature et doit s'emparer d'elle dans son fond, son œuvre propre a été d'amener toutes les vertus de l'intelligence au service de Jésus-Christ. C'est tout le problème de la culture et de l'humanisme qui se posait en lui. Sa réponse est : *sainteté*. L'homme n'a sa perfection que surnaturelle, il ne se développe que sur la croix¹⁹. »

« L'erreur du monde moderne a été de prétendre assurer le règne de la raison sur la nature en refusant le règne de la surnature sur la raison²⁰. »

Voici enfin, en guise de confirmation explicite, le texte annoncé du Père Garrigou-Lagrange (les notes de bas de page y afférentes sont de sa plume) :

« Sans doute la philosophie chrétienne se distingue de l'Apologétique de la foi chrétienne, avec laquelle M. Maurice Blondel tend à la confondre. La philosophie chrétienne en effet n'a pas besoin de recevoir de la Révélation des notions comme celles de foi infuse et de mystère surnaturel. Elle procède selon ses principes propres et sa méthode propre, déjà assez nettement formulés par Aristote.

« Mais elle doit cependant avoir une conformité avec la foi chrétienne, qui est pour elle, selon l'expression de Léon XIII, « *velut stella reatrix* ». Non seulement elle ne doit rien dire, même implicitement, contre la doctrine révélée proposée par l'Église, mais elle doit avoir avec elle une conformité positive, en s'orientant, selon ses propres principes et sa méthode, dans le sens des vérités révélées [...]. Cette conformité, comme l'explique fort bien M. J. Maritain dans un récent opuscule²¹, doit être objective en ce sens que le philosophe chrétien ne saurait ignorer la vérité révélée ; elle doit être aussi subjective, en ce sens qu'elle résulte d'une conformation de *l'habitus* acquis de sagesse par la vertu infuse de foi, comme il arrive chez le philosophe devenu croyant qui adhère avec une nouvelle force aux preuves rationnelles de

¹⁹ *Ibid.*, pp. 27-28.

²⁰ J. Maritain, *Primauté du spirituel*, Paris, Le Roseau d'Or, 1928, p. 8.

²¹ *La notion de philosophie chrétienne*, Paris, DDB, 1933. Nous acceptons pleinement les conclusions de M. J. Maritain ; elles nous paraissent très heureusement formulées.

l'existence de Dieu (auteur de la nature) qu'il connaissait déjà²². La philosophie chrétienne ne diffère pas ainsi *spécifiquement* de celle d'un Aristote (prise en ce qu'elle a de vrai); il n'y a pas un nouvel objet formel; c'est la même science, mais à un *état* supérieur comme l'enfant devenu homme, ou comme la théologie discursive dans l'esprit d'un théologien qui a reçu la lumière de gloire²³. »

c] RÉCAPITULATION

Avant de revenir sur l'importance et sur quelques conséquences de la question débattue, il est nécessaire d'y voir bien clair, et dans ce but je vais tenter de récapituler la question en quelques phrases.

1. La philosophie, par sa lumière naturelle, par ses principes, par son argumentation, est intrinsèquement et essentiellement distincte et indépendante de la foi et de la théologie.
2. La philosophie est cependant en dépendance extrinsèque de la foi et de la théologie, puisque celles-ci – d'une origine, d'une certitude et d'une vérité plus hautes – peuvent (et doivent) rejeter et déclarer faux tout principe ou toute conclusion qui n'est pas compatible avec elles.
3. Du côté de son objet, la philosophie est aussi en dépendance accidentelle de la foi et de la théologie, puisqu'il arrive que :
 - la révélation divine affirme l'existence effective d'êtres dont la philosophie peut traiter mais dont elle ne peut déclarer l'existence (les anges, ou encore la création *in principio* – dans le temps);
 - la théologie attire l'attention, et manifeste l'importance de notions et de distinctions nécessaires à la connaissance et à la compréhension de la révélation (ainsi la distinction entre la personne et la nature, ou celle entre la substance et les accidents);
 - la théologie oblige à préciser une définition, à cause de la révélation d'une dérogation divine à l'ordre connaissable ici-bas (ainsi pour la substance à cause du mystère de l'Incarnation; ou pour l'accident à cause de la transsubstantiation).

²² Selon saint Thomas et les thomistes, bien qu'on ne puisse en même temps *croire et voir* la même vérité au même point de vue, on peut en même temps *croire* à l'existence de Dieu auteur de la grâce, et *voir* la valeur démonstrative des preuves de l'existence de Dieu auteur de la nature. Dans ce cas la vertu infuse de foi confirme d'en haut la valeur de la démonstration.

²³ R. Garrigou-Lagrange O.P., *Le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel*, Nature et surnaturel, DDB, Paris 1934, pp. 131-132. On aura remarqué que, en raison de l'objet de son exposé, le Père Garrigou-Lagrange insiste à bon droit sur la primauté de la foi. Mais c'est pour son affirmation de la spécificité de la philosophie et pour son approbation de la position de Maritain que je le cite ici.

4. Le philosophe, lui, a été élevé à une fin surnaturelle et racheté par Notre-Seigneur Jésus-Christ. La rectitude de sa connaissance et de sa vie est en dépendance intrinsèque et essentielle de cet ordre surnaturel. Le philosophe chrétien doit être dirigé par la lumière de la foi, dont il ne peut faire abstraction. Cette foi illumine sa philosophie par le haut, en oriente les recherches, la subordonne à une fin qu'elle ne peut ni connaître ni atteindre.

5. Cette élévation du philosophe à une fin surnaturelle, et, chez le chrétien, à la connaissance surnaturelle de la foi, ne change pas la nature de la philosophie mais change son statut :

– la nature de la philosophie ne change pas, parce que sa lumière, ses principes, ses arguments, son exacte proportion à l'intelligence humaine, demeurent identiques ;

– son statut, lui, change radicalement : la philosophie est toujours sagesse, mais elle n'est plus sagesse *suprême* de l'homme ; elle n'est plus adéquate à la fin de l'homme, et ne peut s'enquérir que de la fin naturelle qui, concrètement, n'existe pas telle que la perçoit la raison — puisqu'elle est entièrement assumée par la fin surnaturelle.

6. L'état présent de déchéance de l'humanité, consécutif au péché originel, ne peut être guéri que surnaturellement. Cependant, s'il affecte la nature humaine et affaiblit l'intelligence²⁴, il ne les modifie pas dans leur essence. Les rapports ci-dessus exprimés ne sont donc pas foncièrement changés, même si *de facto* et *in pluribus* le besoin de la Révélation divine, pour la connaissance de certaines vérités naturelles fondamentales, se fait plus vivement sentir.

D] IMPORTANCE DE LA QUESTION

Si l'on oublie l'avertissement de Léon XIII : « Au contraire, sur les points de doctrine que l'intelligence humaine peut connaître naturellement, il est évidemment juste que la philosophie use en propre de sa méthode, de ses principes et de ses arguments ; non pas toutefois de telle sorte qu'elle ait la témérité de se soustraire à l'autorité de Dieu²⁵ », les conséquences sont graves. Alors, soit on professe un naturalisme corrupteur de la foi et producteur d'hérésie, soit on dissout la philosophie chrétienne dans une sorte de sous-apologétique à saveur fidéiste ou traditionaliste. Dans les deux cas, c'est l'intelligence chrétienne qui est détruite — ou tout au moins désarmée.

²⁴ Par l'effet du péché originel, l'intelligence humaine n'est pas affaiblie en elle-même, mais par éloignement de son objet : l'interposition des passions dérégées la trouble dans son exercice.

²⁵ Léon XIII, *Æterni Patris*, 4 août 1879, Actes de Léon XIII, Paris, *Bonne Presse*, s.d., tome 1, p. 52. « In iis autem doctrinarum capitibus, quæ percipere humana intelligentia naturaliter potest, æquum plane est, sua methodo, suisque principiis et argumentis uti philosophiam : non ita tamen, ut auctoritati divinæ sese audacter subtrahere videatur. »

En effet, pour que la philosophie chrétienne puisse exercer son rôle indispensable et bénéfique, *il faut qu'elle soit une véritable philosophie*. Alors, et alors seulement, elle prendra sa place dans l'ordre réel (naturel et surnaturel) établi par Dieu :

- en portant l'intelligence naturelle à sa perfection ;
- en établissant solidement et sans pétition de principe les préambules de la foi ;
- en servant d'instrument à la théologie ; plus que cela même, en faisant que la théologie existe en tant que science, selon le mot très fort de Léon XIII : « C'est en se servant d'elle [de la philosophie] que la Théologie sacrée reçoit et revêt la nature, la forme, le caractère d'une vraie science²⁶ » ;
- en tenant un rôle de premier plan dans la lutte contre l'hérésie, et en particulier contre le modernisme. Quand il énumère les remèdes à apporter au modernisme, saint Pie X parle ainsi : « Premièrement, en ce qui regarde les études, nous voulons et ordonnons que la philosophie scolastique soit mise à la base des sciences sacrées. [...] Sur cette base philosophique, que l'on élève solidement l'édifice théologique²⁷ ».

Il faut donc ne pas dénaturer la philosophie. C'est pourquoi est irrecevable la suggestion émise par l'abbé Aubry et citée par M. Ixygreczède : la fusion en une seule science de la philosophie et de la théologie.

Fusion ? cela fait hurler la nature des choses : même quand elles traitent des mêmes objets matériels, la philosophie et la théologie le font à des points de vue et sous des lumières infiniment distincts et distants, inconfusibles.

Fusion ? cela est une chimère qui ne peut se prévaloir de saint Thomas d'Aquin. Sa *Somme théologique* est tout entière théologique, tout entière sous la lumière de la *révélation virtuelle*. Saint Thomas n'y fait pas œuvre philosophique ; il se sert d'une philosophie déjà constituée, qu'il a héritée d'Aristote et qu'il a établie et rectifiée par ailleurs, en tant de commentaires d'Aristote, de *Questions disputées* ou d'opuscules. C'est pour cela que saint Thomas, lorsqu'il a besoin, dans la *Somme*, d'un outil philosophique, invoque si souvent l'argument d'autorité en citant « Le Philosophe » — ce qui n'est pas philosophique.

²⁶ *Ibid.*, p. 50. « Solidissimis ita positis fundamentis, perpetuus et multiplex adhuc requiritur philosophiæ usus, ut sacra Theologia naturam, habitum, ingeniumque veræ scientiæ suscipiat atque induat. »

²⁷ Saint Pie X, *Pascendi dominici gregis*, 8 septembre 1907. Actes de Pie X, *Bonne Presse*, Paris, s.d., tome III, p. 160. « Primo igitur ad studia quod attinet, volumus probeque mandamus ut philosophia scholastica studiorum sacrorum fundamentum ponatur. [...] Hoc ita posito philosophiæ fundamento, theologicum ædificium extruatur diligentissime ». On ne saurait donc faire grief à un quelconque séminaire de suivre cette distinction et cet ordre dans le *cursus* des études sacerdotales : c'est la distinction et l'ordre de saint Pie X dans son combat contre le modernisme, et c'est l'ordre exigé par le droit (canon 1365) déjà cité.

Voici ce que dit Étienne Gilson d'une philosophie qui changerait de caractère en abordant l'étude des vérités religieuses : « Qui a jamais parlé d'inventer ce monstre ? Tout au contraire, ceux qui parlent de *philosophie chrétienne*, et l'encyclique *Æterni Patris* la première, maintiennent en même temps comme principe inébranlable que la philosophie et la théologie sont deux sciences *formellement distinctes et par leurs principes et par leur objet...* Formellement donc, une philosophie ne peut être que philosophie et nullement théologie, mais il ne suit pas de là qu'elle ne puisse pas être chrétienne...²⁸ »

Décidément, cet Abbé Aubry n'y entend pas grand chose ! et il parle de réformer les études ecclésiastiques...

À vrai dire, il y a tout de même, dans le cadre théologique de la *Somme*, un petit traité de philosophie : la question traitant de l'existence de Dieu. Cette question est vraiment le sommet, l'aboutissement de la philosophie (et c'est à ce titre qu'il figure au commencement de la *Somme théologique*).

Saint Thomas d'Aquin a passé toute sa vie à réfléchir à la question qu'il ne cessait de poser aux bons moines, en parcourant tout jeune les couloirs du Mont-Cassin : *Qu'est-ce que Dieu ?*²⁹ Il a voulu y réfléchir et y répondre (autant qu'on peut le faire ici-bas) dans la lumière de la foi, seule lumière qui nous mène (dans l'obscurité !) au cœur même de Dieu. Son œuvre a donc principalement été théologique ; c'est ce que montre bien Étienne Gilson³⁰ :

« Saint Thomas est essentiellement et avant tout un théologien [...]. Une somme de la vérité catholique est par définition un ouvrage de théologie. Un auteur dont la doctrine s'exprime en trois œuvres de théologie est essentiellement un théologien. Mais, me dira-t-on, que faites-vous du reste ? Tout le reste, questions disputées, opuscules, commentaires sur Denis, Boèce, Proclus et même Aristote représente un effort qu'il a dû s'imposer afin de pouvoir construire ses grandes synthèses doctrinales. Tout son travail de philosophe a été entrepris, poursuivi et mené à bien en vue de son travail de théologien. Si donc on me demande ce que je nomme "thomisme", je répondrai : c'est une théologie, parce que tout le travail de l'auteur était soit théologique, soit ordonné aux fins de la théologie. Et si l'on insiste en me demandant ce que j'en sais, ma réponse sera que saint Thomas lui-même l'a

²⁸ *Christianisme et philosophie*, Paris 1936, p. 133. Cité par A. Michel, *Leçons élémentaires de métaphysique chrétienne*, Berche et Pagis, Paris 1938, pp. 10-11. Qui veut approfondir quelques tenants et aboutissants de la fusion-confusion entre la science naturelle et la science surnaturelle de Dieu (celles dont Dieu est l'objet), peut se reporter au troisième chapitre *Connaissance des mystères* [pp. 194-255] de l'ouvrage de T.L. Pénido *Le rôle de l'analogie en théologie dogmatique*, Paris, Vrin, 1931.

²⁹ J. Maritain, *Le Docteur angélique*, DDB, Paris, 1930, p. 3.

³⁰ *Les tribulations de Sophie*, Paris, Vrin, 1967, pp. 36-37. Cité dans *Itinéraires* n° 235 p. 95.

dit, reprenant à son compte une parole de saint Hilaire de Poitiers : *J'ai conscience que mon principal devoir envers Dieu en cette vie, est que toutes mes paroles et toutes mes pensées soient sur lui*. Je ne crois rien exagérer en disant qu'un homme dont toutes les paroles et pensées portaient sur Dieu, et qui voulut qu'il en fût ainsi toute sa vie, était essentiellement un théologien. »

Mais il n'a pu bâtir une œuvre proprement théologique qu'en usant d'une véritable science philosophique, *une philosophie vraie et une vraie philosophie* construite dans sa propre lumière, sur ses propres principes, avec ses propres arguments. Aussi, et encore une fois, il ne faut pas diminuer ni dénaturer la philosophie, ni la dissoudre dans une sorte de « théologisme » qui est à la théologie ce que le fidéisme est à la foi : on ne ferait que semer la confusion, le flou, le chaos dans des intelligences qui meurent faute de stabilité et de clarté. Il faut au contraire restaurer la philosophie naturelle, lui rendre toute sa place dans la formation de l'intelligence catholique — place indispensable, ne serait-ce que parce qu'elle maintient l'intelligence dans l'humilité.

Ce n'est pas d'abord d'un excès de raison dans la philosophie qu'a souffert et que souffre le monde catholique : c'est d'une déficience, c'est d'un défaut de métaphysique et de rigueur logique. Les auteurs catholiques, même ceux du meilleur esprit, ont trop souvent des intelligences brouillonnes, mélangeant les points de vue, se contentant de superficiel et d'à-peu-près, ignorant les définitions et les distinctions, n'ayant guère idée des exigences de la vérité en fait de discipline de l'esprit et de travail sérieux. Alors, quand on aborde de graves questions – où le témoignage de la foi, la fidélité à l'Église catholique et à son esprit, et le salut éternel sont intéressés – ces défauts deviennent de redoutables obstacles et pourraient bien entraîner de funestes erreurs.

Notons enfin que la question ici discutée et disputée est d'une importance qui dépasse de beaucoup le problème de la seule philosophie car, ainsi que le remarque avec beaucoup de justesse Étienne Gilson, « on peut poser comme une loi philosophique historiquement vérifiable qu'il y a corrélation nécessaire entre la manière dont on conçoit le rapport de l'État et de l'Église, celle dont on conçoit le rapport de la philosophie à la théologie et celle dont on conçoit le rapport de la nature et de la grâce ³¹ ».

CONCLUSION

La charte de la philosophie chrétienne n'est pas tel auteur particulier, quelle que soit l'estime qu'on lui porte : elle est l'encyclique *Æterni Patris* de Léon XIII, ainsi que l'exemple de saint Thomas d'Aquin.

³¹ *Dante et la philosophie*, deuxième édition, Paris, Vrin, 1953, p. 200. Cité dans *Itinéraires* n° 42 p. 109 et n° 235 p. 102.

Cela n'empêche tout de même pas de laisser la conclusion au Cardinal Pie qui dit tout, et si bien ! dans sa célèbre première instruction synodale ³² :

« Non ! Mille fois non ! vous n'enseignerez jamais que les vertus naturelles sont de fausses vertus, que la lumière naturelle est une fausse lumière. Non ! Vous n'emploierez pas d'argumentation rigoureuse contre la raison pour lui prouver par des raisons péremptoires qu'elle ne peut rien sans la foi. Si nous avions le malheur d'enseigner pareilles propositions, nous tomberions sous le coup des censures de l'Église, dépositaire de toute vérité, et qui n'est pas moins attentive à maintenir les attributs certains de la nature et de la raison qu'à venger les droits de la foi et de la grâce.

« L'argumentation rigoureuse contre la raison pour lui prouver péremptoirement qu'elle ne peut rien sans la foi, elle s'est trouvée, en ce siècle, sous la plume d'un prêtre célèbre et de quelques-uns de ses disciples. Les encycliques romaines sont venues leur apprendre qu'en démolissant la raison, ils détruisaient le sujet auquel la foi s'adresse et sans la libre adhésion duquel l'acte de foi n'existe pas ; qu'en niant tout principe humain de certitude, ils supprimaient les motifs de crédibilité qui sont les préliminaires nécessaires de toute révélation.

« Et, pour ce qui est des vertus naturelles, Baïus ayant osé soutenir que les vertus des philosophes sont des vices, et que toute distinction entre la rectitude naturelle d'un acte humain et sa valeur surnaturelle et méritoire du royaume céleste n'est qu'une chimère, ce novateur a été formellement condamné par le pape saint Pie V.

« Vous enseignerez donc que la raison humaine a sa puissance propre et ses attributions essentielles. Vous enseignerez que la vertu philosophique possède une bonté morale et intrinsèque que Dieu ne dédaigne pas de rémunérer, dans les individus et dans les peuples, par certaines récompenses naturelles et temporelles. Quelquefois même par des faveurs plus hautes.

« Mais... vous enseignerez aussi et vous prouverez, par des arguments inséparables de l'essence même du christianisme, que les vertus naturelles, que les lumières naturelles ne peuvent conduire l'homme à sa fin dernière qui est la gloire céleste. Vous enseignerez que le dogme est indispensable, que l'ordre surnaturel dans lequel l'auteur même de notre nature nous a constitués par un acte formel de sa volonté et de son amour est obligatoire et inévitable. Vous enseignerez que Jésus-Christ n'est pas facultatif et qu'en dehors de sa loi révélée, il n'existe pas, il n'existera jamais de juste milieu philosophique et paisible où qui que ce soit, âme d'élite ou âme vulgaire, puisse trouver le repos de sa conscience et la règle de sa vie.

³² Cité dans *Permanences* n° 104 (novembre 1973).

« Vous enseignerez qu'il n'importe pas seulement que l'homme fasse le bien, mais qu'il importe qu'il le fasse au nom de la foi, par un mouvement surnaturel. Sans quoi ses actes n'atteindront pas le but final que Dieu lui a marqué, c'est-à-dire le bonheur éternel des cieux [...] »

« La prétention qu'a le naturalisme de vivre de la vie de la raison sans participer à la vie surnaturelle est une prétention pratiquement chimérique et impossible. Car, depuis le péché du premier père, l'homme a été blessé dans sa nature. Il est malade et dans son esprit et dans sa volonté. »

« Sans doute, il lui reste assez de lumière pour connaître plusieurs vérités naturelles, assez de force pour pratiquer plusieurs vertus morales : le baïanisme, le jansénisme, le quesnellisme (et ce sont ces hérésies, pour le dire en passant, que la philosophie contemporaine, à laquelle aucune inconséquence ne coûte, a honoré de ses plus chaudes sympathies) ont été condamnés par l'Église parce qu'ils attribuaient à la nature et au libre arbitre de l'homme déchu une impuissance complète. »

« Mais il est certain pareillement que, dans son état actuel, l'homme n'est capable par lui-même ni de connaître toute la vérité, ni de pratiquer toute la morale, même naturelle ; encore moins de surmonter toutes les tentations de la chair et du démon sans une lumière et une grâce d'en haut. »

« Je sais que Dieu ne refuse pas toujours ce secours à ceux qui ne sont pas encore régénérés en Jésus-Christ. Je sais que c'est une proposition condamnée de dire qu'il n'y a pas de grâce hors de l'Église. Mais je sais aussi que cette grâce, Dieu se lasse de l'offrir à ceux qui, soit avant, soit après le baptême, persistent à repousser et méconnaître le principe même et la source de la grâce qui est notre Seigneur Jésus-Christ... »

ANNEXE : TEXTE DE MONSIEUR IXYGREZÈDE

Y a-t-il un bon Maritain ?
ou
des rapports entre la Philosophie et la Foi

I. Erreur sur la genèse de la philosophie.

Nous pouvons lire dans *Eléments de Philosophie*¹ par Jacques Maritain, agrégé de l'université :

« Chez les Sémites, en général, et chez les Égyptiens, pas de philosophie. »

« Il n'est pas étonnant que tous les peuples, au stade primitif de leur histoire, aient ignoré la spéculation philosophique.[...]

« Les Juifs sont à ce point de vue dans le même cas que les autres peuples sémitiques. Dédaigneux de la sagesse humaine et des œuvres de la pure raison, du reste mal doués pour elles, ils n'ont pas eu de philosophes, du moins jusqu'à Philon, qui vécut au temps du Christ; mais ils ont eu les prophètes, et la Loi de Dieu. »

Or nous lisons dans *Mélanges de Philosophie Catholique*, de Jean-Baptiste Aubry, docteur en théologie :

« L'Écriture a beaucoup parlé de philosophie; surtout les livres sapientiaux contiennent tous les éléments de la philosophie.²

« Ce serait un grand et bien utile chapitre de la philosophie, que celui où l'on montrerait l'influence de la philosophie des anciens Hébreux sur la gentilité, et en particulier sur cette philosophie grecque si vantée, et pas toujours à tort.

« Il faudrait étudier les livres de Moïse et leur influence sur la sagesse égyptienne; les livres sapientiaux, la sagesse de Salomon et son influence sur le monde antique; l'influence intellectuelle des Juifs sur les peuples anciens; enfin il faudrait se rappeler l'aveu de Platon, disant que ce qu'il sait de mieux, il le tient d'un barbare chaldéen qu'à divers signes on reconnaît pour un Juif. »³

Ou encore :

¹ Jacques Maritain, *Eléments de philosophie*, Introduction générale à la philosophie, Paris, Téqui, 1994, t. I, pp. 9-10.

² Eccli., VII, 30. – Proverb., XXII, 20-21.

³ Abbé Jean-Baptiste Aubry, *Mélanges de Philosophie Catholique*, œuvres complètes de Jean-Baptiste Aubry, Victor Retaux, 1895, t. II, p. 144.

« Quant aux Juifs, outre leurs traditions, venues de la révélation primitive, et conservées intactes, il est certain que leurs patriarches et leurs philosophes durent y ajouter bien des connaissances, acquises au moyen de leurs propres méditations et de leurs observations. »⁴

Voilà une bien belle contradiction entre ces deux auteurs. L'un est mort saintement, l'abbé Aubry, missionnaire en Asie, l'autre en hérétique, Maritain.

Pour Maritain, la construction des vérités philosophiques en système, au cours des générations n'a pu se faire que sans la Révélation, qui serait comme un élément perturbateur de cette construction qu'il voudrait purement rationnelle dans le temps :

« C'est en Grèce seulement que la philosophie acquit une existence autonome, en se distinguant explicitement de la religion ». ⁵

Comme si le fait d'acquérir une existence autonome vis-à-vis de la religion était un bien pour la philosophie ; comme si la vraie religion aurait empêché le développement de la philosophie ! Ce n'est pas ce que pense le docteur en théologie M. l'abbé Aubry, ni le Cardinal Pie, ni Mgr Gaume, comme nous le verrons plus loin.

C'est pour cela que Maritain ne tarit pas d'éloge pour tous ces philosophes antiques grecs, qui ont tenté de construire chacun leur système, en faisant abstraction de tout donné révélé (d'après lui) :

« La Grèce est le seul point du monde antique où la sagesse de l'homme ait trouvé sa voie, et où, par l'effet d'un heureux équilibre des forces de l'âme, et d'un long travail pour acquérir la mesure et la discipline de l'esprit, la raison humaine soit parvenue à l'âge de sa force et de sa maturité. »

« Les Grecs, peuple choisi de la raison. »⁶

C'est aussi pour cette raison que Maritain refuse le titre de philosophe aux grands saints de l'Ancien Testament, tels que Moïse⁷, tel que Salomon le Roi de la Sagesse par excellence, et tous les autres grands prophètes. Non, pour lui, ces personnages étaient « dédaigneux de la sagesse humaine et des œuvres de la pure raison, du reste mal doués pour elles... ». Ils ne pouvaient pas faire de philosophie car ils avaient la Révélation. Quel jugement

⁴ *Ibid.*, p. 4

⁵ *Op. cit.*, p. 21.

⁶ *Ibid.*, p. 21. Nous pensons plutôt que le peuple choisi de la raison fut le peuple hébreu, car peuple choisi de la Révélation. Par la Révélation, ils possédaient sans mélange d'erreurs les vérités les plus hautes de la métaphysique : « Je suis Celui qui suis ».

⁷ Bossuet affirme que le plus grand des philosophes fut Moïse (cf. début du *Discours sur l'Histoire Universelle*)

incroyable de la part de quelqu'un qui se dit catholique ; cela nous semble à la limite du blasphème de mépriser ainsi de tels savants bénis du Dieu Sagesse Incrée.

Par conséquent, pour Maritain, heureusement qu'il y a eu les philosophes païens grecs sans qui les hommes, et en particulier le peuple hébreux, n'auraient jamais pu atteindre les spéculations philosophiques accessibles aux lumières de la raison naturelle.

De plus il affirme que c'est sans la Révélation que les grecs seraient parvenus à la connaissance de la vérité d'ordre naturel et à constituer une sagesse de l'homme vraie :

« Mais combien aussi doit nous être cher le labeur des hommes qui d'en bas, par l'effort de leur raison et sans le secours de la Révélation, ont réussi à dégager les principes et à asseoir les fondements immuables de cette même vérité d'ordre naturel, et à constituer une sagesse de l'homme vraie et progressive... »⁸

Mais voyons de plus près si les affirmations de Maritain sont bien vraies ; les vérités que les Grecs ont développées en système, sont-elles le fruit de leur seule raison ? Nous laisserons parler le très savant abbé Aubry :

« Ainsi, il est certain que dès avant que la philosophie se fût constituée en une science chez les Grecs, il y avait déjà, chez les autres peuples et en Grèce même, une somme très notable de connaissances tirée des deux sources que nous avons dites ; c'est à cette somme de connaissances que les anciens donnèrent le nom de *Barbare*, selon l'habitude qu'avaient les Grecs et, après eux, les Romains, d'appeler Barbares tous les peuples étrangers parlant une autre langue que la leur.

« Mais ces connaissances que la Grèce reçut de l'Orient n'avaient pas été ordonnées et reliées entre elles de manière à former un corps de sciences harmonieux et systématique. C'est la gloire des Grecs d'avoir su faire ce travail, d'avoir soumis ces connaissances à un examen plus profond, de les avoir mises en ordre, en rapprochant d'elles ou en fondant avec elles, en un seul corps de doctrine, une foule de vérités qu'ils avaient eux-mêmes découvertes par les lumières de leur raison naturelle. Aussi le peuple grec est-il le premier qui ait, à proprement parler, constitué la science philosophique.

« Nous ne souscrivons donc ni à l'opinion des Juifs, quand, avec Aristobule, ils disent que les Grecs ont tiré toute leur philosophie des Saintes Écritures, ni à celle des écrivains grecs, quand ils prétendent, comme on le voit par leurs discussions avec nos anciens apologistes et par les réponses de ces derniers, que leur philosophie est *autochtone*, c'est-à-dire qu'elle est née

⁸ *Op. cit.*, pp. 20-21.

en Grèce et avec la nation grecque, et que ni Pythagore, ni Platon, ni aucun autre de leurs philosophes n'a appris quoi que ce soit à l'école des Juifs ou de n'importe quels autres Barbares.

« De ces deux opinions, la première a été défendue de nos jours par les Traditionalistes, la seconde par les Rationalistes, selon les idées et pour les besoins de leurs systèmes respectifs. Les Traditionalistes, particulièrement – pour ne citer que les deux plus récents – le P. Joachim Ventura et Bonnetty soutiennent que la raison humaine ne peut, par ses propres forces, découvrir aucune vérité, du moins aucune vérité se rapportant à la religion ou aux mœurs; et ils s'efforcent de prouver que tout ce que les philosophes grecs ont trouvé de bon et de vrai sur ces points, ils l'ont puisé aux sources des traditions orientales ou dans les livres mosaïques. Les rationalistes, et parmi eux Hegel, Cousin, Franck rejettent toute révélation surnaturelle et extérieure, soutiennent que la raison humaine se suffit à elle-même pour acquérir la connaissance de toute vérité, et s'appuient principalement sur ce fait que les Grecs, selon eux, n'ont pas fait usage des anciennes traditions, et n'en ont pas moins, par les seules ressources de leur génie, inventé la science philosophique.

« La véritable doctrine, celle qu'ont admise les Pères, comme le montre très bien le P. François Baltus s. j., est entre ces deux extrêmes; elle soutient que premièrement les philosophes grecs ont emprunté à ceux de l'Orient et particulièrement aux Juifs, les principaux dogmes dont se composent leurs systèmes; secondement, d'ailleurs, par les forces propres de la raison humaine, ils ont découvert eux-mêmes un grand nombre de vérités, et en les harmonisant et les fondant avec la doctrine de tradition, en ont fait un système scientifique complet et ordonné.

« En effet, quant à la première de ces deux propositions, il est certain que les Grecs ont beaucoup appris des étrangers. Pour le prouver, nous avons d'abord le témoignage de leurs écrivains mêmes. Platon parle d'un enseignement qu'il a reçu et qu'il appelle tantôt *quidam divinus sermo*, tantôt *sermo antiquus, superaddita opinio*. Il dit que les Grecs ont reçu des Barbares leurs mots et leurs lettres, et que les anciens, *meilleurs et plus proches des dieux*, leur ont appris bien d'autres choses.

« Aristote n'a pas, comme on le dit souvent, négligé non plus les traditions antiques; lui-même dit, dans sa *Métaphysique*: *Tradita sunt quaedam a majoribus nostris et admodum antiquis, ac in fabulae figura posterioribus relictas... Et (ut verisimile est), saepius quaque arte et philosophia, quod possibile fuit, inventa, corruptaque rursus, has illorum opiniones, quasi quasdam reliquias, nunc salvatas esse.*

« Nous avons du même fait, une foule d'autres témoignages d'auteurs anciens profanes et ecclésiastiques; et les recherches de l'érudition moderne

ont prouvé que les Grecs, après être sortis une première fois de la barbarie, et y être retombés une seconde fois, en furent tirés par des sages étrangers dont les plus célèbres sont les Égyptiens Cécrops et Danaüs, le Phénicien Cadmus, le Phrygien Pélops, qui vinrent en Grèce avec des colonies et y bâtirent ces villes qui devinrent plus tard si florissantes. Et il est prouvé que ces Barbares, fondateurs des villes de la Grèce, apportant avec eux les doctrines qu'ils avaient apprises dans leur patrie, les transmirent aux Grecs comme première base de la civilisation qu'ils allaient inaugurer, et que la plus grande partie de ces doctrines fut conservée, au moins par l'ordre sacerdotal, jusqu'au temps où les Grecs commencèrent à philosopher. Et ceci est si vrai, que V. Cousin lui-même, tout en soutenant, comme nous venons de le dire, que la philosophie grecque est *autochtone*, ne peut s'empêcher, se contredisant lui-même, d'avouer que les anciennes traditions de l'Orient sont l'étoffe de la philosophie grecque.

« Nous regardons aussi comme certain que les Grecs apprirent beaucoup des Juifs, non pas peut-être en lisant leurs livres – car il nous semble, comme à saint Augustin, peu probable que Platon ou quelque autre philosophe grec ait lu les livres des Hébreux – mais par des entretiens, comme le pense saint Augustin, quoique non pas toutefois au sens et à la manière que le prétendent certains auteurs protestants. En effet, outre les voyages des Grecs dans les pays habités par les Juifs, et les émigrations des Juifs dans toute l'Asie et en Grèce, l'étonnante harmonie des principaux dogmes de la philosophie grecque avec les doctrines des Juifs ne laisse aucun doute sur ce point.

« Quant à la seconde proposition, il est invraisemblable que les Grecs aient apporté d'Orient leurs systèmes philosophiques tout constitués et de toutes pièces. Qui peut croire que Pythagore avait appris des sages orientaux tout ce qu'il a enseigné sur les nombres et la manière dont ils entrent dans la construction des choses ? ou que Platon leur avait emprunté tant de belles pensées qu'il a si bien exposées sur le vrai, le bien, le beau – bien que J. de Maistre dise de lui qu'il n'est sublime que quand il est oriental, et qu'il devient sophiste et agaçant quand il est grec ? – ou qu'Aristote leur a emprunté ses catégories, et ces lois si subtiles et si solides qui doivent présider à la recherche, au développement et à l'enseignement du vrai ?

« Ajoutez que les philosophes grecs, et on le voit dans leurs ouvrages, n'ont pas adopté les traditions orientales aveuglément et sans examen ni discussion ; mais les ont discutées, interprétées et expliquées selon leurs idées et leur intelligence ; et c'est ce qui a fait qu'ils ont altéré en les soumettant à leurs orgueilleuses théories, les belles et pures doctrines qu'ils avaient apprises des Hébreux. »⁹

⁹ *Op. cit.*, pp. 4 à 9.

Il est donc clair que Maritain idéalise les philosophes grecs parce que soi-disant philosophes par les seules lumières de la raison.

« Platon dit que ce qu'il y a de mieux dans ses écrits, il le tient d'un *Barbare* avec qui il a vécu et longtemps conversé en Orient, et qui lui en a bien remontré. À divers signes, on voit que ce *Barbare* est tout simplement un Juif qui, muni de ses Livres sacrés, avait beau jeu, en effet, pour en remontrer à Platon et lui donner, aux plus grandes questions de philosophie ces réponses sublimes qu'on oublie d'admirer dans l'Écriture, mais qu'on admire dans Platon où elles sont amoindries, en s'extasiant qu'un païen, armé de sa seule raison, ait pu trouver cela.

« *Quo posito, Sic arguo* : Pauvre raison à qui on faisait honneur de ce qu'il y a de plus sublime dans Platon, comme si, toute seule, la philosophie avait pu découvrir cela ; en sorte que, de ce fait de Platon énonçant ces vérités, on concluait qu'elles ne dépassent pas la portée de la raison ! Et voilà que Platon lui-même confesse que ces belles choses, ce n'est pas du tout la philosophie qui les a trouvées, mais la révélation qui les lui a apprises ; la philosophie n'a fait que les mutiler et les obscurcir.

« Cette remarque sur Platon ne devrait-elle pas tenir une certaine place dans une histoire de la philosophie qui aurait la prétention d'être impartiale, et surtout d'être chrétienne ? »¹⁰

Ce n'est pas le cas de l'histoire de la philosophie décrite par Maritain.

Enfin pour clore ce chapitre historique écoutons une dernière fois l'abbé Aubry dans ces paroles pleines de sagesse, et voyons si comme le dit Maritain, *combien précieux doit être à nos yeux l'héritage sacré de la pensée hellénique*¹¹:

« Cicéron, qu'on nomme si bien *le rapporteur de la philosophie antique*, n'aboutit, sur ces grandes vérités fondamentales de l'ordre naturel, qu'à des conjectures et à des vraisemblances. Eh quoi ! faut-il qu'après tant de siècles de travail et de dispute, la fière sagesse humaine en soit encore là, et vienne aboutir à un mince résultat, tandis que le simple croyant Juif trouvait, dans ses Écritures, une exposition si large, si abondante et si lumineuse, de la vérité.

« Platon et Sénèque ont reçu, eux surtout, l'influence de la révélation. Hélas ! pauvre philosophie antique, cela diminue bien encore et ta gloire et le droit que tu aurais de te vanter d'avoir connu, par les moyens rationnels, quelques-unes de nos grandes vérités¹². »

¹⁰ Abbé Aubry, *op. cit.*, p. 51.

¹¹ *Op. cit.*, p. 21.

¹² *Op. cit.*, pp. 55-56

II. Erreur sur ce que doit être la philosophie dans l'ordre actuel des choses.

Par voie de conséquence sur cette fausse histoire de la philosophie, Maritain affirme que la théologie, c'est-à-dire la révélation, n'a qu'un rôle négatif externe de contrôle sur la philosophie¹³. La révélation n'intervient que pour juger de la véracité des conclusions philosophiques développées par les seules lumières de la raison, et même «il serait ridicule au philosophe d'invoquer pour prouver une thèse de philosophie l'autorité de la révélation»¹⁴ La philosophie dans ses principes est autonome et n'a rien à recevoir de la révélation pour son développement.

Par conséquent, pour Maritain, afin de bâtir un traité de philosophie, il ne faut pas emprunter à la révélation ni à aucune autre science, une quelconque donnée, mais se servir des lumières de la raison seule face à la réalité du monde présent. Comme si la révélation, l'histoire, ne pouvaient pas apporter des vérités même de l'ordre naturel, qui ne soient pas essentielles pour la construction d'un traité de philosophie capable d'expliquer la réalité du monde présent.

Là encore nous allons voir que l'enseignement de Maritain s'éloigne de celui de l'abbé Aubry, du cardinal Pie ou de Mgr Gaume.

«Il ne faut pas se le dissimuler : à moins d'une réforme prompte et fondamentale dans l'enseignement de la philosophie, longtemps encore la lutte sera douteuse, peut-être même la balance finira par pencher du côté du rationalisme. Or depuis le seizième siècle, il existe de grandes erreurs tant sur la notion même que sur la nature de cette science importante. Et d'abord, dans certaines écoles, on présente la philosophie, non comme le moyen de développer la vérité déjà connue, mais comme le moyen de la découvrir ; on la donne comme la créatrice de l'intelligence ; on en fait une sorte de machine à inventer la vérité. Qu'est-ce à dire ? sinon que tous les enseignements de l'autorité sociale ou religieuse ne sont que des préjugés ; qu'il faut les rejeter avec grand soin, faire ainsi le vide dans son âme, et n'y laisser rentrer que ce qui sera clairement démontré : définition fausse, contradictoire dans les termes.

« Fausse : car, nous l'avons déjà dit ailleurs, être contingent, l'homme n'a pas la vérité en lui, il faut qu'il la reçoive ; ce n'est qu'après l'avoir reçue, qu'il

¹³ *Op. cit.*, p. 83. « C'est pourquoi la philosophie, n'est pas dirigée positivement par la théologie, et n'a pas besoin non plus de la théologie pour la défense de ses principes. Elle se développe dans son domaine d'une manière autonome, bien qu'elle soit soumise au contrôle extérieur et à la régulation négative de la théologie. »

¹⁴ *Ibid.*, p. 83.

lui est donné de la développer et de s'en nourrir. Croire, c'est la première loi de son être : connaître est la seconde.

« Eh bien ! l'effort de la raison pour passer de la foi à l'intelligence de la vérité, voilà ce qui constitue la philosophie : elle n'invente rien, elle développe...

« Proscrivant toute espèce de foi comme une indigne entrave, cette philosophie est essentiellement hostile au catholicisme dont le premier mot est : *je crois*. Mais il est une autre manière d'envisager et d'enseigner la philosophie qui, moins antichrétienne en apparence, n'est peut-être en réalité ni moins erronée ni moins funeste¹⁵. Nous voulons parler de cette philosophie qui, sans rejeter la révélation, s'y déclare étrangère. La raison rien que la raison, tel est le seul oracle qu'elle interroge, la seule autorité qu'elle reconnaisse : avec son secours, elle prétend tout prouver ; sur cette base unique, elle prétend tout asseoir, ontologie, morale, physique ; à ses yeux une preuve n'est point recevable, elle est de nulle valeur, si, de près ou de loin, elle emprunte sa force de la révélation.

« Or ne voit-on pas que présenter ainsi la philosophie, c'est confirmer, perpétuer le funeste divorce de la raison et de la foi ? car n'est-ce pas dire implicitement à la jeunesse qu'il existe en dehors de la religion une vraie philosophie, un moyen sûr de connaître toute la vérité ; dès lors que la religion est inutile, puisque la raison suffit ? Il est bien vrai, suivant le concile de Trente, que par la chute originelle, la volonté n'a pas été anéantie, mais seulement brisée et affaiblie, *fracta et debilitata* ; qu'ainsi l'homme peut, sans le secours de la révélation évangélique, connaître quelques vérités, comme il peut, sans la grâce, pratiquer quelque bien dans l'ordre naturel. Mais n'est-ce pas un anachronisme de prendre pour base d'une philosophie véritable, c'est-à-dire d'une explication générale et satisfaisante de Dieu, de l'homme et du monde, ces rudiments imparfaits, ces faibles données d'une raison si fort appauvrie par le dualisme originel, plutôt que les enseignements de la raison éclairée, divinisée par le christianisme ? n'est-ce pas laisser les vives clartés du soleil pour les lueurs incertaines d'une lampe sépulcrale ? n'est-ce pas faire rétrograder l'esprit humain ? »¹⁶

« On définit communément la philosophie : la science des premiers principes, ou la science des causes premières et des fins dernières en général, et, en particulier, la science de Dieu, de l'homme et de leurs rapports nécessaires, d'après les enseignements de la foi et les lumières de la raison. »¹⁷

¹⁵ C'est la philosophie présentée par Maritain.

¹⁶ Mgr Jean-Joseph Gaume, *Du catholicisme dans l'éducation*, pp. 241-243.

¹⁷ Abbé Augustin Aubry, *Le P. Aubry et la réforme des études ecclésiastiques*.

L'éminent Cardinal Pie a lui aussi admirablement bien étudié la question :

« Il n'est pas jusqu'à son propre nom qui n'oblige le philosophe d'accepter les lumières de la révélation, dès la que Dieu daigne les lui départir. La philosophie, c'est l'amour de la sagesse, c'est la recherche de la vérité. De quelque côté donc que la sagesse et la vérité viennent vers l'homme, l'homme ne peut les repousser sans repousser le titre même de philosophe¹⁸. »

« La foi, loin de restreindre le territoire et de resserrer les limites de l'ordre rationnel, recule les frontières de cet ordre ; ou plutôt, en maintenant les limites et les frontières naturelles de la raison, elle confère à la raison le privilège de les franchir et de s'exercer dans la seconde sphère où elle l'introduit. Et la philosophie est d'autant moins admise à considérer cette extension merveilleuse du domaine de la raison comme une dérogation à sa dignité, qu'elle est bien forcée de reconnaître que la raison individuelle de l'homme n'est pas la source première et l'instrument unique de toutes ses connaissances même purement naturelles¹⁹. »

Pour le Cardinal Pie, la révélation a donc pas seulement un rôle négatif sur la philosophie, mais aussi un rôle positif, en apportant à la base de toute réflexion, un certain nombre de vérités de l'ordre naturel, mais révélées, et que l'homme n'aurait jamais connues par sa seule raison. Pour ceux qui en douteraient encore, écoutons de nouveau le grand Cardinal :

« L'histoire est le flambeau de la philosophie. En effet, si la philosophie se sépare des faits, si elle met de côté l'histoire réelle de l'humanité ; elle risque de n'avoir rien de positif et de séjourner éternellement dans la région nuageuse des hypothèses, très voisine de celle des chimères. Or, cela étant, comment peut-il être philosophique d'interdire à la raison du philosophe d'aborder ces grandes questions historiques qui touchent à tous les points culminants des affaires humaines : l'homme a-t-il été laissé, a-t-il même été créé dans l'état de pure nature ? Dieu a-t-il parlé aux hommes ? Dieu est-il venu sur la terre ?... On comprend l'importance immense de ces questions historiques pour le philosophe.

« Or quoi de plus intime et de plus personnel pour l'humanité que de savoir si son état actuel et réel est ou n'est pas l'état de pure raison et de pure nature ?

« Et cette même philosophie se retranchera éternellement dans ce qui n'est point, dans ce qui historiquement n'a jamais été un fait réel, mais dans ce qui est simplement une hypothèse et une possibilité, je veux dire, l'état de raison pure ou de pure nature. En vérité, la philosophie peut-elle s'anéantir

¹⁸ *Ceuvres complètes du Cardinal Pie*, t. III, pp. 155-156.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 156-157.

et s'exterminer plus radicalement elle-même, à moins qu'elle ne prétende qu'il est de son essence de demeurer dans les hypothèses et de n'avoir rien de commun avec les choses positives ?²⁰ »

« Sans doute la philosophie et la théologie sont des sciences distinctes ; mais, autre chose est la distinction, autre chose est la séparation²¹, l'opposition, l'incompatibilité. La philosophie diffère de la théologie, comme la raison diffère de la foi, comme la nature diffère de la grâce. De même que la foi ne s'impose pas partout à la raison et qu'il y a un certain exercice possible et réel des facultés naturelles sans l'intervention de la grâce, de même, il y a un certain ordre de sciences humaines qui peuvent exister et se développer sans le secours direct de la doctrine révélée. Ce principe n'a rien d'étonnant et il doit être accepté de tout le monde. Mais d'imaginer et de construire un système général, un cours complet de philosophie qui se termine si exclusivement dans la sphère de la nature et si rigoureusement en dehors de toute relation avec l'ordre surnaturel... : ce procédé quel qu'il soit et quelques autres qualifications qu'on doive lui donner, non seulement n'est pas chrétien... mais il n'est même pas philosophique, parce qu'il n'est pas conforme à la raison même naturelle de l'homme. Saint Thomas d'Aquin l'a dit avec un à-propos merveilleux : *La foi, il est vrai, n'est pas un apanage de la nature humaine, mais il est dans la nature humaine que l'âme de l'homme ne répugne pas à l'action intérieure de la grâce, ni à la prédication extérieure de la vérité ; c'est pourquoi, sous ce rapport, l'infidélité est contre nature*²².

« Chaque fois qu'on vous présentera, Messieurs, un livre quelconque de philosophie s'annonçant comme un cours complet de philosophie d'après les seules lumières naturelles, soyez assurés de constater bientôt deux choses : premièrement d'immenses lacunes dans ce cours complet, et secondement des traces manifestes de religion révélée dans ce livre de pure raison. »²³

Conclusion

« Une foule d'objets qu'étudie la philosophie : Dieu, l'âme et à peu près toute la métaphysique, lui sont communs avec la théologie. Je sais qu'elles en traitent chacune à son point de vue, et avec une lumière diverse. Mais on peut douter qu'il soit de la méthode la plus parfaite d'écarteler ainsi ces objets en deux parts, en deux points de vue. Le mieux ne serait-il pas de réunir en une seule étude les deux points de vue, et de faire de ces deux sciences une seule vaste science de principes, traitant tous les objets de la

²⁰ *Ibid.*, p. 158.

²¹ Bien que Maritain prétende ne pas séparer la philosophie de la théologie, dans la pratique il le fait, puisqu'il nie que la foi ait une influence positive sur la philosophie, et affirme qu'elle n'a qu'un rôle négatif de contrôle des conclusions.

²² *Somme Théologique*, II, II^{ae}, q. 10, art. 1, ad 1.

²³ *Ibid.*, pp. 162-163.

philosophie et de la théologie, dans leur ordre, tout en ayant soin de bien distinguer, dans chaque objet, ce que dit la raison et ce que dit la foi.

« La méthode qu'on suit aujourd'hui²⁴ a l'inconvénient de prêter au rationalisme dans l'enseignement philosophique, d'exposer les théologiens à se priver de philosophie, de séparer deux sciences que Dieu a unies et qui doivent s'unir dans notre esprit, de faire perdre du temps, en répétant, en théologie, bien des choses que déjà la philosophie a exposées.

« Les fondre me direz-vous, a un inconvénient, c'est d'exposer à les confondre. Les séparer en a un plus grave, c'est de faire oublier que la foi est venue s'ajouter à la raison, se fondre avec elle, la compléter et former avec elle une seule philosophie chrétienne.

« Ce n'est ici qu'une conjecture. Mais n'est-elle pas appuyée de l'expérience des scolastiques ? Ils ont distingué mais non séparé la philosophie et la théologie ; ils les ont fondues en une seule science. La *Somme* de saint Thomas n'est pas autre chose. Vous me direz que sa *Somme contre les Gentils* est une philosophie détachée de la théologie. Oui ; mais elle est faite *contre les gentils* ; et pour ce qui est d'un programme d'études aux jeunes gens chrétiens, saint Thomas n'a fait qu'une *Somme*, la *Somme Théologique*²⁵. »

Nous nous étonnons donc vivement de ce que cet ouvrage de Maritain soit utilisé comme livre de base à toutes les études de philosophie dans les séminaires de la Tradition, et dans les écoles. Toute l'élite intellectuelle est comme passée au moule de la conception de Maritain²⁶. Quel dommage qu'il ne soit pas donné priorité à des Cardinal Pie, des Mgr Gaume et des abbé Aubry, qui sont des maîtres autrement plus orthodoxes !

Nombreux sont ceux qui affirme qu'il y a un bon Maritain (au début de sa vie) et un mauvais Maritain (fin de sa vie) puisque mort en hérétique. Nous pensons, comme nous l'avons démontré à travers son ouvrage *Introduction à la philosophie*, que Maritain est mauvais dès le début, que sa pensée est imprégnée d'un rationalisme déguisé. Et si Maritain a si mal fini, comme beaucoup ne se l'explique pas, n'est-ce pas parce qu'il y avait dans sa pensée cette petite erreur sur les principes des rapports entre la philosophie et la foi ? Car en effet, pour reprendre le mot de saint Thomas, une petite erreur dans les principes conduit à des catastrophes dans les conclusions.

²⁴ Or c'est cette méthode qui est utilisé aujourd'hui dans les séminaires de la Tradition.

²⁵ Abbé Aubry, *op. cit.*, p. 140.

²⁶ Ainsi, nous nous sommes entendus répondre par un professeur de séminaire de la Fraternité Saint-Pie X, à la question suivante : « Un archéologue a-t-il le droit d'utiliser la révélation du Déluge, pour orienter ses recherches ? » réponse : « Non car chacun doit rester dans sa sphère, chacun doit utiliser les lumières propres à sa science, la raison en l'occurrence pour l'archéologie, et non la révélation ».